

Georges Bernanos : romancier de l'espérance

L'année 2008 marquait le 120^e anniversaire de la naissance de Bernanos et le 60^e anniversaire de sa mort. Cet écrivain reste à découvrir. André Malraux affirmait, dans une présentation du *Journal d'un curé de campagne*, qu'il fut « le plus grand romancier de son temps ».

L'œuvre comprend d'abord les romans et la pièce de théâtre *Dialogues de carmélites* rassemblés chez Gallimard dans *Œuvres romanesques*, Bibliothèque de la Pléiade (2016 pages). Puis il y a deux autres tomes, dans la même collection de la Pléiade, *Essais et écrits de combats*, qui totalisent près de 3800 pages. Les romans se retrouvent facilement en poche (Points, Folio, Pocket, Libro). Le Castor astral vient de faire paraître: *Sous le soleil de Satan* et *Les Grands cimetières sous la lune*.

Une vie de foi

Georges Bernanos est né à Paris le 20 février 1888. Il étudie en lettres avant d'être réquisitionné pour la Première guerre mondiale. Au cours d'une permission, il épouse Jeanne Talbert avec qui il aura 6 enfants. Il travaille dans les assurances pour vivre, mais le succès de son premier roman *Sous le soleil de Satan* le persuade à ne vivre que de sa plume, avec de constants soucis d'argent. Il écrit ses romans en dix ans. Il se consacre ensuite à des essais polémiques comme les *Grands cimetières sous la lune* et *La France contre les robots*, où il défend la liberté humaine contre toutes les dictatures : nazie, fasciste, communiste, techniciste, religieuse et démocrate. Il fustige l'Église espagnole pour son comportement pendant la guerre d'Espagne. Adeptes de Maurras, il se rallie d'emblée à l'appel du 18 juin 1940, lancé par le général de Gaulle

Il s'exile au Brésil durant cinq ans avec sa famille, y incarnant, lors de la Seconde Guerre mondiale, l'esprit de la Résistance. Il rentre en France en juillet 1945, suite à un télégramme du général de Gaulle : « Votre place est parmi nous ». S'en suit une intense activité journalistique. Il commence *Dialogues des carmélites* qui ne paraîtra qu'après sa mort survenue le 5 juillet 1948. Il avait écrit dans son agenda, quelques mois auparavant : « Jésus recommence à mourir dans chaque homme à l'agonie ».

Romancier catholique

Bernanos n'aimait pas l'étiquette de « romancier catholique » qui lui collait à la peau, trop réductrice à son goût. Esprit libre et anticonformiste, il désirait rejoindre un public qui ne soit pas nécessairement chrétien. Cette étiquette a nui à la pleine reconnaissance de son talent d'écrivain. Lui-même ne se considérait pas comme un écrivain, dans le sens institutionnel de ce mot, ne fréquentant guère les milieux littéraires et ne relevant d'aucune école. Il demeure tout de même une figure emblématique de l'écrivain catholique au XXe siècle, avec Claudel et Mauriac.

La littérature n'était pas pour lui une entreprise ou un métier, mais une vocation et une aventure spirituelle. Ce mot de « vocation » peut paraître désuet aujourd'hui ; il est surtout remplacé par la « carrière ». La vocation se réfère à l'intériorité : ce pour quoi on vit. Il est lié à l'absolu et à la liberté. La carrière, c'est ce de quoi on vit. Bernanos voulait charger l'expression littéraire d'un sens qu'il pourrait assumer. Son œuvre est une réponse à l'appel d'être fidèle à la vérité de son être et au désir d'aller aussi loin que possible dans l'intériorité de ses personnages. Il avait une vérité à dire et elle était en cohérence avec sa vie. Il écrivait en 1945 : « Il est vrai que je suis seul à dire ces choses, mais il est sans doute bon que je sois seul ».

La multiplication des adaptations cinématographiques et théâtrales de ses œuvres, surtout les romans, témoigne que les débats et les drames

intérieurs qui en forment la substance peuvent intéresser les gens. Pensons à son premier roman *Sous le soleil de Satan* qui remporta la Palme d'or au Festival de Cannes en 1987. Ses personnages de glaise et de chair, dont bon nombre de prêtres, mettent en jeu des notions qu'on ne peut réduire au seul christianisme : nostalgie de l'enfance, angoisse de vivre, solitude devant la mort, mystère du mal, raisons de croire, d'espérer et d'aimer.

Récipiendaire du prix Femina pour son roman *La Joie* en 1928 et du Grand prix du roman de l'Académie française pour *Journal d'un curé de campagne* en 1936, Bernanos évoque l'univers du spirituel avec une force et une originalité qu'on ne retrouve nulle part ailleurs dans l'histoire de la littérature française. Il n'y a pas de réelle diabolisation chez lui, mais au contraire, comme chez Mauriac, un souci de comprendre ce qui se passe dans l'âme humaine qui lutte derrière les apparences.

La voix d'un prophète

Bernanos situe souvent l'action de ses romans dans les villages de son Artois natal, en soulignant les traits sombres. C'est une plongée dans les abîmes de l'âme humaine, où se côtoient misère et miséricorde, tristesse et joie ! Son dernier roman *Monsieur Ouine* semble préfigurer les recherches du nouveau roman. Ses personnages oscillent entre espoir et désespoir, enfance et sainteté, bien et mal.

Le romancier met en scène des saints qui assument leur humanité, non des héros qui la dépassent. « Il est plus facile que l'on croit de se haïr. La grâce est de s'oublier », lit-on à la fin du *Journal d'un curé de campagne*. Et ces derniers mots, empruntés à Thérèse de l'Enfant Jésus : « Tout est grâce ». La figure de la jeune sainte de Lisieux inspire aussi le personnage central de son roman *La Joie*. Et c'est l'exemple du Curé d'Ars qui est évoqué dans la sainteté du jeune prêtre de *Sous le soleil de Satan*.

Sainteté, n'est-ce pas un autre mot désuet de nos jours ? Bernanos va le dépoussiérer à la manière de Léon Bloy qui affirmait que la seule tristesse c'est que nous ne soyons pas des saints. S'il y a des influences marquantes chez Bernanos, à part des saints comme le Curé d'Ars et Thérèse de Lisieux, ce sont Balzac et Dostoïevski. Plus que des influences, il les a intégrés dans sa vocation d'écrivain pour en extraire toute la substance qu'il a mêlée au sang de son langage.

L'œuvre de Bernanos est toujours actuelle parce qu'intemporelle, comme le sont Shakespeare et Baudelaire. Comment peut-il en être autrement lorsqu'on va si loin dans la psychologie humaine et la vie intérieure ? L'intensité de sa foi catholique et l'authenticité de sa quête spirituelle sauvent son œuvre du pessimisme. N'oublions pas que Bernanos a vécu les deux guerres mondiales. Ses romans, ancrés dans le mystère de l'agonie du Christ, témoignent de l'espérance du matin de Pâques qui est « le désespoir surmonté » du Vendredi saint. Il avait écrit dans son agenda, quelques mois avant sa mort : « Jésus recommence à mourir dans chaque homme à l'agonie. Nous voulons tout ce qu'il veut ».